Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 4 (1928-1929)

Heft: 7

Artikel: Une histoire d'amour

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-708632

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

clut à une de ces crises de mysticisme si fréquentes dans la vie des peuples et qui aboutissent le plus ordinairement à une catastrophe si le bon sens et la raison ne réagissent pas à temps.

Une histoire d'amour.*)

Une lettre qu'on n'arrive pas à lire.

— Gay! Gay! une lettre pour toi.
— C'est de la maison!
— Ta bonne qui t'écrit!
— Oui, oui . . . c'est ta p'tite, dépêche-toi.
Gai, Gai, faut passer l'eau,
Faut pas nourrir le chagrin qui t'inquiète;
Gai, Gai, faut passer l'eau,
Chagrin d'amour ne va pas en bateau!
entonne un ténor.

Ces propos se croisaient dans la chambre bruyante où des canonniers débraillés faisaient du service intérieur. Par subdivisions, les conducteurs rentraient du pansage. Ils apportaient avec eux une bonne odeur d'écurie et de paille fraîche, et leurs souliers cloutés martelaient le plancher.

Quelques hommes, la vareuse déjà déboutonnée, lançaient avec violence leur sabre et le ceinturon contre la paroi, et s'affalaient au bord de leur lit, recrus de fatigue.

— Allez, Gay! dépêche-toi! . . .

Gay — l'interpellé — l'un des derniers arrivants, la casquette sur la nuque et le ceinturon débouclé, eut un large sourire à l'ouïe des cris qui accueillaient son entrée.

— Qué, ché pas vrai! mâchonna-t-il.

Insignifiant, ni bon ni mauvais, un peu simple, le conducteur Gay était affecté d'un défaut de prononciation qui faisait la joie de ses camarades. Natif de la Forclaz, au-dessus des Haudères, il n'avait guère quitté sa vallée, et ce séjour à la caserne de Sion lui était une source de perpétuels étonnements.

C'était vrai! Pour une fois on ne s'était pas moqué. Sur la couverture brune, tendue sans un pli, une lettre découpe son carré blanc. Elle paraît petite et le lit immense. Gay la prend, le visage fendu d'un sourire plus large encore, et debout, déchiffre l'adresse, en travers de laquelle un loustic à crayonné ces mots: «Adieu, chéri.»

Môssieu Gay-Combaz, Modeste,
conducteur à la batterie de montagne,
à la caserne de Sion.

Autour de lui, les plaisanteries vont leur train:

— Dis donc, Gay, il te faut nous la présenter, ta bourgeoise!

— Parbleu! amène-nous-la un jour, qu'on voie c'te beauté!

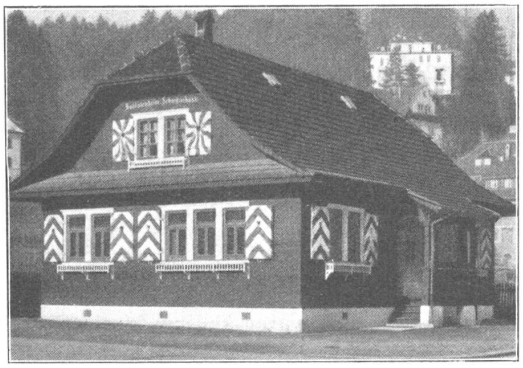
— Brune ou blonde?

— Ce veinard de Gay, quand même!

Gay n'entend rien. Son cœur s'est fermé à la prosaïque réalité et les lazzis, les uns après les autres, se heurtent et glissent à sa porte. Au moment où Gay va déchirer l'enveloppe, un sous-officier fait irruption, un feuillet à la main.

— Attention, crie-t-il, tous les conducteurs dont je vais lire les numéros, à l'écurie, bâts en désordre.

*) Extrait de «Sous le drapeau» de Charles Gos (frs. 3.50, Librairie Payot & Cie., Lausanne).



Das Soldatenheim «Schwyzerhüsli», Luzern, wird unseren Kameraden auf dem Waffenplatz Luzern warm empfohlen. (Der «Schweizersoldat» liegt dort auf.)

Les numéros se succèdent:

— 63/51, bride à rebours.

— Préjent, répond lamentablement Gay.

— Allons, bougeons! tonne le caporal, le lieutenant fera l'inspection. Départ!

Gay soupire et glisse sa lettre dans la poche de sa vareuse qu'il reboutonne. Il s'en va, lentement, en ajustant son ceinturon.

— Veux-tu que je la lise pour toi? lui crie un canonnier.

Dix minutes plus tard, les conducteurs rappelés à l'écurie sont de retour. En même temps, furieux, entre le sergent-major qui accroche Gay — le dernier de la bande — pour la corvée de pain.

— A vos jordres, mon cherzent-mazor!
ânonne-t-il avec du désespoir dans la voix.

Vingt minutes après, Gay rentre, blanc de farine et de poussière. Le caporal est là, activant le service intérieur.

— Voulez-vous vous dépêcher, Gay, nom d'une pipe! Toujours le même flémard! . . .

— Mon cap . . .

— Est-ce que je vous demande quelque chose? empoignez-moi une brosse et brossez-vous! . . . . . on attend toujours sur vous, c'est embêtant à la fin.

— Impossible de lire ta lettre, mon pauvre Gay, lui souffle charitablement son voisin de lit; brosse, lave, cire, frotte, démène-toi, appel principal dans un quart d'heure et inspection du sachet de propreté.

Consterné, Gay change de vareuse, et la lettre passe d'une poche dans l'autre. Il risque un coup d'œil sur l'enveloppe et, naturellement, se fait pincer par le sous-off:

— Dites donc, Gay, vous vous croyez à la maison, ou quoi?

— Préjent!

Et Gay, la tête baissée et le cœur très lourd, assis sur son sabre au bout d'un banc, les jambes écartées, polit à tour de bras la poignée de cuivre.

Gay lit sa lettre.

Dans la grande chambre où le soir entre, Gay lit sa lettre. Il est seul! seul, peut-être aussi, dans toute la caserne, vide et silencieuse. De la cuisine, montent de temps en temps des bruits du cuivre et de fer. La sentinelle fait les cent pas le long des arbres de la cour, s'arrête, et d'un demi-tour, droite, revient sur ses pas.

Au tumulte et aux éclats de voix des soldats avant l'appel principal, a succédé un calme d'église.

Des hirondelles, à tire d'ailes, s'engouffrent, stridentes, dans les corridors déserts, ce qui donne à la caserne grise un air de bâtiment abandonné.

Là-haut, sous les toits, dans la grande chambre, Gay lit sa lettre. Devant lui, la table et les bancs, avec une grosse cruche verte en terre cuite, un verre, un entonnoir et quatre baguettes blanches pour taper les couvertures. De chaque côté, alignés comme une section à l'école du soldat, dix lits de fer, même couverture brune tendue, même largeur du pli du drap, traversins à la même hauteur. Les habits de travail pendent à la paroi. Sur le rayon, les paquetages échafaudés au-dessus des lits se répètent vingt fois la même chose, exactement la même chose. A droite, les souliers; à gauche, la gamelle; au sommet de la pile des habits pliés, le sac; sur le sac, le képi; le numéro de la batterie et l'insigne aux canons croisés, dorés, brillent. Ah! cette discipline mathématique des choses militaires, comme elle est bien le reflet de celle qui commande et obéit, à la pièce ou à l'exercice!

Par les fenêtres ouvertes, les dernières clartés glissent du ciel blanc. Avec elle, la rumeur de la ville et la

Kriegsrat. Gallas.

brise attiédie de l'heure. Un clocher roman se hausse, effilé, sur l'horizon clair. Puis c'est un fouillis de toits, de cheminées, de terrasses et de pignons, puis la campagne tapissée de vignes, pleine de vapeurs lumineuses, et le Rhône, calme et superbe, poussant avec lenteur ses flots plaqués d'argent.

Après l'appel principal, après la soupe vite expédiée, Gay est rentré en chambre, non pas morne comme un homme consigné, mais en homme heureux. Vite, il a suspendu son sac à pain à la patère, mis bas sa vareuse, ôté sa casquette, lampé un bon verre d'eau fraîche, il s'est essuyé la bouche du revers de la main, en lâchant un profond soupir de satisfaction, et, debout au coin de la fenêtre, appréciant la solitude, il lit sa lettre. Il lit lentement. Il déchiffre, il épelle presque mot par mot:

« . . . . à—la—sorti—de—la—messe—gé—me—né—le — ca—bri — et—la—Noi—reau — de—au—chamt—et—gé—vu—là—où — on—çai—do—né—le—pre—mié—bai—zer. . . .»

Gay jouit délicieusement de ces paroles d'amour qui le troublent. Il exulte. Il manifeste bruyamment par un rire mouillé, bave un peu, renifle, sans interrompre sa lecture. Ses oreilles bougent, ses narines se dilatent. Il va jusqu'à souligner certains passages de réflexions à haute voix.

«I!—y—à—bien—tau—quatres—mois—et—en—core, plus—que—le—car—na—val—il—ai—pacé—je—pance—àpré—toit—et—aux—par—tie—dé—tourderie—kon—a—fait; la—val—se—et—la tournante.»

— La valche, oué, la grande valche, profère Gay, jubilant.

«Je—suis—sû—re—que—tu—re—gar—de—les—fil—les—de—Savièze—par—Sion», dit la lettre.

— Ché pas vrai! répond Gay avec un sourire béat.

«Le—père—il—dit—que—vous—a—vai—ladiane—a—six—eures—et—que—de—son—temps . . .»

— Oué, chix heures; y est à chinq, la diane, rectifie Gay.

Et cette voix résonne, sonore, et étonne dans le grand silence du dortoir vide.

O mirage! ô illusion! Dans son bonheur, Gay oublie tout . . . Il oublie le service militaire et la caserne, . . . il oublie que c'est de la caserne que sa pensée s'évade et file, file vers l'infini d'un rêve enchanteur, . . . il oublie la vaste chambre aux mûrs jaunâtres et nus, où vingt lits sont alignés, . . . il oublie qu'à l'écurie son mulet l'attend pour être pansé, demain, au petit jour, . . . il oublie que, tout à l'heure, les artilleurs vont rentrer et remplir la caserne et les dortoirs de leurs chants et de leur vacarme, . . . il oublie qu'à neuf heures et demie il y aura appel, . . . il ne sait plus qu'il y a une retraite et une diane, . . . il ne s'imagine pas le brusque réveil et le saut du lit à l'aube, ni l'école du soldat, ni la garde d'écurie. . . . Rien, plus rien n'existe pour Gay, si ce n'est ce feuillet qu'il tient à deux mains et qui tremblote, cette écriture malhabile qui semble, à mesure qu'il avance, allumer dans ses yeux de bon chien de rapides lueurs . . .

Gay a fini. Il s'est accoudé à la fenêtre et regarde le paysage sans le voir. Il songe, voilà tout; il est rêveur. Pourquoi n'y aurait-il pas autant d'amour dans le cœur de Gay que dans le vôtre?

Sournoisement — on ne sait comment! — le soir est entré dans la chambre et en noie les angles. Sous le plafond, les paquetages alignés noircissent et l'immobilité de toutes ces choses élargit encore le silence assoupi.

Gay bâille et s'étire en brandissant sa lettre, toujours face au paysage. Puis il se retourne, et, lentement, lourdement, marche vers son lit, sur lequel il monte, debout. Il se penche, attire à lui l'un de ses souliers de travail, à droite du paquetage (je dirai plus loin comment j'ai découvert la cachette!) y glisse la lettre, remet le soulier en place, s'étend sur son lit, se carre, prend ses aises, sort de sa poche un harmonica et en joue une pour prolonger son rêve. . . .

Gay joue de tout son souffle, de tout son cœur, et dans chacune de ces petites notes grêles qui s'envolent, rayonne un peu de son âme amoureuse.

(à suivre.)

Bon appétit!

Die X. Kompagnie rückte ohne Küchenchef in den Wiederholungskurs ein. Der Fourier erkundigt sich bei der Mannschaft, wer diesen Posten versehen könne. Nach einiger Zeit meldet sich der Füsilier Gnagi. Misstrauisch frägt ihn der Fourier:

«Ja, chönnet Ihr i so grosse Chessle choche? Das isch nit so eifach!»

«I ha scho in grössere g'kochet!»

«Was syt Ihr de vo Bruef?»

«Seifesieder!»